

Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 9 (1966)

Heft: 2

Artikel: Lettres d'Edmond Gilliard à Pierre Kohler

Autor: Gilliard, Edmond

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-871648>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LETTRES D'EDMOND GILLIARD A PIERRE KOHLER

Désireux de rappeler la mémoire de Pierre Kohler (1887-1956) en cette année qui marque le dixième anniversaire de sa mort, nous ne pouvions souhaiter témoignage plus direct que celui qu'apporte Edmond Gilliard dans quelques lettres qu'il nous a confiées et qu'il nous a autorisés, avec l'accord de Mme Pierre Kohler, à faire connaître. Apparemment, tout sépare les deux écrivains, l'un critique par excellence, l'autre conduit par l'impulsion créatrice ; celui-ci, homme de passion et d'aventure, en constante effervescence de salubrité, prompt à la rébellion, épris d'action et de parole libératrices, tout de fougue, d'inspiration, celui-là homme de raison, de prudence intellectuelle et de défiance de soi, d'ordre, de méthode, de mesure, de patience, menacé par le scepticisme, y cédant plus d'une fois ; l'un, solidement installé dans le présent et tourné goulûment vers l'avenir, plus jeune d'année en année et plus audacieux, l'autre, attentif, certes, à l'actualité, la vivant et y œuvrant avec une conscience aiguë de sa responsabilité civique, mais historien de nature et plaçant dans la connaissance du passé ses intérêts essentiels. Tous deux très proches cependant, et d'abord par le cœur : « Sensible ? — certes je le suis ; et même assez susceptible dans la discussion... Mais je crois me souvenir que vous-même... ? C'est justement ce qui finira par nous rendre amis »¹, écrit Edmond Gilliard à Pierre Kohler. Puis même lucidité sur soi et sur autrui, même amour de la franchise, même délicatesse (on le verra tout à l'heure) ; même fierté vaudoise et même souci de servir les Lettres romandes : l'un se fait éditeur, l'autre les introduit auprès du public, tous deux avec une égale modestie, une inlassable générosité. Aussi est-ce avec reconnaissance que les Etudes de Lettres évoquent le souvenir de Pierre Kohler ; et, en adressant à Edmond Gilliard leurs remerciements, elles les accompagnent de leurs sentiments de respectueuse admiration.

LES ETUDES DE LETTRES.

¹ Lettre du 4 décembre 1912. — Les lettres d'Edmond Gilliard à Pierre Kohler ont été annotées par Gilbert Guisan avec la collaboration de Doris Jakubec, assistante au Centre de Recherches sur les Lettres romandes.

Lausanne, le 4 juin 1928

Cher Monsieur,

J'ai été sensible à l'honneur que vous m'avez fait de citer ma « Passion »¹ dans votre article de la « Gazette »².

J'ai mal répondu à vos questions l'autre jour ; ce n'est pas du tout pour me dérober ; c'est simplement que, quand j'ai fait quelque chose, je m'en détache entièrement ; je laisse la chose aller jusqu'au moment où la rencontre peut se faire comme avec une chose étrangère. Je reprends ainsi connaissance de l'extérieur ; et repénètre ainsi du dehors dans une intimité qui n'est pas sans m'opposer sa résistance. Le moment où je me trouve est le plus ingrat.

Je vous remercie de votre aimable visite ; et je vous prie de croire que je vous serai le plus sincèrement reconnaissant de ce que vous pourrez faire pour attirer l'attention sur notre entreprise³. Recevez l'assurance, cher Monsieur, de mes sentiments bien dévoués

Edm. Gilliard

¹ Ed. Gilliard, *la Passion de la Mère et du Fils*. Poème. Editions des Cahiers vaudois, Lausanne, 1928.

² P. Kohler, « L'exposition de Frank Buchser », Gazette de Lausanne, 1^{er} juin 1928. — Evoquant le « roman d'aventures et de voyages » que fut la vie de Frank Buchser, peintre soleurois (1828-1890), P. Kohler va prendre appui sur le poème d'Ed. Gilliard :

« On est mené du dedans », disait le peintre vaudois de Ramuz. Ce peintre soleurois, animé, pour notre fortune, d'un tempérament inquiet, fut terriblement du dedans attiré par le dehors, promené par les pays, par trois continents. Mais il revenait toucher le sol natal, s'y recharger peut-être d'énergies, « de la force sourde des magnétismes » et de la « tension des éléments ». Rien en lui cependant d'une dévotion à la Vierge Noire, maîtresse « des eaux reclues et inertes » ; la rouge déesse de la flamme et celle des blanches fumées où le jour se joue et s'irise la lumière, sont les patronnes de son art clair, varié, expressif, qui s'exprime d'un jet facile, sans les douleurs de l'enfantement. Mais cette aisance d'ample production n'est que le terme visible, délectable, de son équilibre d'artiste. On sent en lui les forces de la profondeur, les racines intimes. Comme tout créateur, il possède cette plénitude, cet accord des forces contraires, que le poète récent de *la Passion* vaudoise exprime, en sombre beauté, par le mythe des trois Vierges. »

P. Kohler se réfère ici au dernier poème de *la Passion de la Mère et du Fils*, « Invocation » :

Vierge unique et trois fois souveraine ;

*Vierge Noire, pierre fondamentale,
Assise fondamentale de toute architecture,*

.....

*Vierge de la nuit opaque des profondeurs minérales
Où s'amasse la force sourde des magnétismes,
Et se concentre la tension des éléments ;
.....*

Donne-moi le savoir de ce qui est dans la Terre !

*Vierge rouge, Vierge illuminée,
Vierge allumeuse de cierges et de phares,
.....*

Donne-moi le pouvoir de ce qui est dans la chair.

*Vierge Blanche, Vierge des fumées propitiatoires,
Vierge des vapeurs balsamiques et des encens,
.....*

Donne-moi le partage de ce qui est dans les Cieux.

(*Œuvres complètes*, éd. des Trois Collines,
Genève, 1965, pp. 148-150.)

³ L'entreprise dont parle Ed. Gilliard est la création en 1928 des Editions des Lettres de Lausanne. Ed. Gilliard en fut le directeur littéraire et en était co-propriétaire. Les Editions des Lettres de Lausanne ont publié des ouvrages de qualité (on en trouvera la liste dans les *Œuvres complètes* d'Ed. Gilliard, pp. 1578-1579) et cesseront leur activité en 1933.

Lausanne, le 7 juin 1928

Cher Monsieur,

Je ne saurais vous dire combien je suis touché de la peine que vous avez prise, de vos soins avisés et amicalement empressés. Lavanchy¹, qui était ici tout à l'heure, joint ses sentiments aux miens ; nous apprécions comme il convient la valeur de vos démarches.

Je vous envoie un exemplaire de « Vinet et Rousseau »² ; j'y joins à titre de renseignement un numéro de la Revue de Belles-Lettres dont on me fit l'hommage³, et une petite plaquette de jeunesse que j'avais consacrée à Henri Warnery⁴ !

Quant à « Alchimie verbale »⁵ je n'ai en ma possession qu'un exemplaire sur Vieux Japon peu maniable ; je m'en vais tâcher de m'en procurer un « ordinaire » sur Hollande, — par emprunt. Les exemplaires de presse mêmes sont devenus introuvables. (Tout ce « luxe » est bien déplaisant ; et je ne demanderais pas mieux que de

pouvoir me faire imprimer autrement.) — Je regrette donc de ne pouvoir que vous confier un exemplaire qui ne m'appartiendra pas.

Il ne sera pas difficile de transférer à votre nom une des quatre ou cinq actions que le conseil d'administration s'est réservées pour des occasions utiles et sympathiques. Mais il faut que je m'informe encore de la façon de procéder. Considérez-vous cependant comme actionnaire dès aujourd'hui. Je vous aviserais lorsque ce sera le moment de « verser ».

Je m'en remets entièrement à vous pour cet article de la « N. Z. Zeitung »⁶. Rien de plus légitime, quand on écrit dans un journal, que ce souci que l'on prend de rester dans « l'ouverture » du lecteur. C'est ce que j'appelle un devoir d'honnête civilité. C'est tout le secret du bon enseignement classique.

Je vous remercie aussi pour les renseignements que vous me transmettez sur M. Guggenheim⁷. Je me range à votre sentiment prudent.

Veuillez croire encore, cher Monsieur, à mes meilleurs sentiments

Edmond Gilliard

¹ Louis Lavanchy (1887-1938), administrateur avec Ed. Gilliard des Editions des Lettres de Lausanne. Professeur à l'Ecole normale, puis au Gymnase classique de Lausanne, il a publié des études sur des écrivains contemporains et sur les *Cahiers vaudois* qui ont été réunies en un volume, *Essais critiques*, paru en 1939 aux Editions des Trois Collines, Lausanne.

² Ed. Gilliard, *Rousseau et Vinet individus sociaux*, suivi de Notes sur Vinet et d'articles sur Baudelaire, Ramuz, les Cahiers vaudois. Payot, Lausanne, 1925.

³ La revue de Belles-Lettres publie en octobre 1926 un *Cahier d'hommages à M. Edmond Gilliard*, avec un portrait par Auberjonois et des bois de Bischoff. Au sommaire, des textes de Henri Rohrer, François Olivier, Pierre Beausire, Daniel Simond, C.-F. Ramuz, Paul Budry, et des *Fragments* extraits d'un cahier d'Ed. Gilliard.

⁴ Ed. Gilliard, *Henri Warnery*. « Premières poésies - Sur l'Alpe - Chemin d'Espérance ». Payot, Lausanne, 1904.

⁵ Ed. Gilliard, *Alchimie verbale*. Bois d'Henry Bischoff. Editions du Verseau, Lausanne, 1926. Tirage limité à 115 ex., sur Japon et Hollande.

⁶ Dans la Neue Zürcher Zeitung (N°s des 17 et 18 août 1928), Pierre Kohler présentera sous le titre « Waadtländer Literatur » l'ensemble de l'activité et l'œuvre d'Ed. Gilliard. Nous en retenons ce passage relatif à *la Passion de la Mère et du Fils* :

« Auf die Geheimlehre, zu der Gilliard sich bekennt, sind bestimmte Geistesgewohnheiten, ein Vorrat von halbkatholischen, halbmythologischen Bildern zurückzuführen, ein Wortschatz, an den man sich gewöhnen muss (was nicht schwieriger ist, als sich an die Ausdrucksweise Rimbauds oder Claudels zu gewöhnen), wenn man sich an seinem neuesten Werk erfreuen will, an der von der Schillerstiftung so sehr mit Recht ausgezeichneten « Passion de la mère et du fils ». Es ist dies eine Dichtung, deren seelische Veranlassung der Tod seiner glühend geliebten Mutter war, bestimmt zum Preis der Mutterschaft und aller menschlichen und

kosmischen Erscheinungen, deren Sinnbild Mutterschaft sein kann. Ein sehr hochgestimmtes Werk, bald dunkel, bald grossartig, befremdend durch allzu häufige Anspielungen auf das Geheimnis des Geschlechts, durch ein unablässiges Strömen und Fluten von Blut, durch einen uns vom Verfasser nahegelegten, unausgesprochenen Vergleich zwischen dem Geschick Christi und dem des Mannes, der diesen Vergleich zieht. Sie wirkt durch die Gewalt des Wortes, die ursprüngliche Frische der Bilder, die völlig verwoben sind in das Geflecht von Gefühl und Gedanken. Für Gilliard wie für Ramuz ist das oberste Gesetz des Lebens wie der Kunst Einheit. Selbst in seiner Kritik analysiert er wenig, er gibt Synthesen. In seiner Dichtung spricht er die Einheit seines Wesens mit der Natur aus, die Einheit von Fleisch und Geist, denn seine Lehre scheint mir ein Monismus spiritualistischer Richtung zu sein. Er ist in jedem Augenblick bestrebt, in seinem Werk sein ganzes Selbst zu geben, auch das Innerste und Instinktive seines Wesens, auch seinen Glauben, den Glauben eines der die Weltgeheimnisse kennt. Gleich Mallarmé erkennt er den Worten der menschlichen Sprache ein selbständiges Dasein zu. Er weiss um ihren nicht geschichtlichen, sondern mystischen Ursprung. Es sind Wesen, die rings um ihn leben. Die Stelle, da er zu den Worten redet, die er im Augenblick, als seine Mutter starb, gesprochen, Worte, die nichts über den Tod vermochten und, zurückgekehrt, ihren Urheber umringen wie ein Kreis düsterer Gespenster, ist von wahrhaft packender Schönheit. »

⁷ Kurt Guggenheim, écrivain zurichois, romancier et traducteur (en particulier de Ramuz).

Lausanne, le 26 juin 1928

Cher Monsieur,

Vous m'excuserez d'avoir tardé une semaine à vous témoigner combien j'avais été sensible à votre dernière lettre, et à vous répéter que je vous ai la reconnaissance la plus sincère. Mais cette époque de l'année est toujours très dure¹ ; les compositions à corriger, les notes à inscrire, toutes les interrogations du bachot à préparer : cinquante textes nouveaux à choisir et à mettre au point; puis tous les soins que demandent ces éditions...²

J'ai hâte d'avoir des vacances ; je mène, depuis janvier une existence bien tendue ; je me sens pourtant en bonne prise d'été... tout se joue en ces quelques semaines de liberté ; je ne puis guère en perdre un jour. Il faut que sorte cette « Mission de Jean-Jacques »³. Du reste on ne travaille jamais mieux pour soi que quand on est dans l'élan d'une activité commune ; et ces « éditions » ont soutenu mon entrain pendant ces mois d'école.

J'ai une action pour vous ; et compte sur votre collaboration...⁴
Je suis cordialement votre

Edm. Gilliard

¹ Du 1^{er} septembre 1921 au 15 octobre 1935 Ed. Gilliard enseigne le français au Gymnase cantonal classique.

² Les Editions des Lettres de Lausanne éditent en juin 1928 le *C.-F. Ramuz* d'Em. Buenzod et, à la fin de juillet, *Les autobiographies de Brunon Pomposo* de Ch.-A. Cingria.

³ « Mission de Jean-Jacques » : ce texte n'est mentionné nulle part, du moins sous ce titre-là ; vers cette date aucun ouvrage d'Ed. Gilliard sur Rousseau ne paraît.

En revanche, Ed. Gilliard a donné deux séries de conférences sur Rousseau : la première, les 27 et 30 avril 1927, sur « La Passion de Jean-Jacques » ; la seconde, les 8, 11, 15 et 18 mai 1933, sur « L'Evolution religieuse de J.-J. Rousseau après la Profession de Foi du Vicaire savoyard ».

⁴ C'est en tant que directeur littéraire des Editions des Lettres de Lausanne qu'Ed. Gilliard sollicite la collaboration de P. Kohler. En 1929, celui-ci préparera une introduction et des notes pour l'édition du *Mari sentimental* de Samuel de Constant.

Lausanne, le 18 nov. 1928

Cher Monsieur,

J'espère que Simond ¹ vous a donné entière satisfaction — je suis fâché que vous ayez dû marquer, pour cela, un peu votre dépit. Je ne vous ai pas répondu directement ; j'ai encore une causerie à faire mardi ² ; et puis il y a eu ces débats universitaires qui m'ont tenu en suspens jusqu'à vendredi soir ³.

Me voici libéré d'une tension et d'une prétention qui endolorissaient mes nerfs et désaxaient mon âme.

Me voici rendu à mon indépendance aventurière, je ne dirai pas sans regret de cet établissement officiellement « consécrateur » apparu possible — mais certes sans l'ombre d'amertume, et avec l'immédiate estimation du parti à tirer, pour mon indépendance, — osons simplement dire : pour mon œuvre, — de cet honorable échec. J'aime ces moments où l'on sent claquer dans l'air le bon fouet du destin.

Je vais me mettre, maintenant, de tout près à notre affaire ⁴. J'irai un des jours de cette semaine à Genève. — Veuillez me dire exactement quel texte il faut faire figurer sur la couverture : le texte entier du titre. Bischoff ⁵ met au point la typographie du titre et des entêtes.

Veuillez croire, cher Monsieur, à mes sentiments bien dévoués

Edm. Gilliard

¹ Daniel Simond, directeur de la revue *Suisse romande* (1937-1940), président de la Fondation C.-F. Ramuz.

² Ed. Gilliard fit quatre causeries sur « Voltaire et le Pays de Vaud », sous les auspices de la Société des Etudes de Lettres, les 30 octobre, 1^{er}, 6 et 8 novembre 1928.

³ Allusion à la chaire de langue et de littérature françaises, alors vacante.

⁴ Les Editions des Lettres de Lausanne publient de Samuel de Constant : *Le Mari sentimental*, suivi des *Lettres de Mrs Henley* par M^{me} de Charrière, avec une introduction et des notes de Pierre Kohler. L'ouvrage paraît en décembre 1928 ; il est imprimé chez Kündig à Genève.

⁵ Henry Bischoff (1882-1951), peintre et graveur, collaborateur des *Cahiers vaudois*.

le 3 nov. 1929

Cher Monsieur,

Je ne vous avais pas remercié de l'envoi de votre « Art de Ramuz »¹.

Je voulais vous lire. J'y ai un peu tardé : j'ai lâché tout pendant la première partie de mes vacances, puis je me suis mis à écrire moi-même, avec une grande contention journalière, pour un petit produit valable ; tant d'heures de ratures pour attraper la chance d'une ou deux phrases à peu près faciles !

Libéré de mon « Roorda »², je suis revenu à vous. Je viens donc de vous lire avec un très grand intérêt ; on n'a rien écrit, sur les procédés de Ramuz, de plus lucide et de plus « scientifique » — si vous me permettez ce mot, que je n'emploie qu'entre nous : il prêterait trop, ailleurs, à confusion. La science dont je parle est celle même qui convient à la matière de l'art ; ce n'est pas une application des procédés dits scientifiques, c'est une pénétration de la substance par les instruments qui conviennent proprement à cette opération de connaissance ; — j'entends la sensibilité raisonnable, le sens de la valeur des choses et le discernement avisé des moyens qui servent aux effets.

Peut-être le public n'est-il pas en mesure de vous rendre toute justice (et Ramuz, qui se couvre tant, se trouvera-t-il touché trop nu ?³) ; — mais moi, qui suis dans « le laboratoire » je sais ce que

représente de « science littéraire » — et d'« art critique » — une étude comme la vôtre.

Cela confirme mon estime chaleureuse — et amicalement confraternelle.

Veuillez, cher Monsieur, me croire votre bien dévoué

Edmond Gilliard

¹ P. Kohler, *l'Art de Ramuz*, suivi d'une note sur les Six Cahiers et d'une bibliographie par Max-Marc Thomas, Genève, Editions de l'Anglore, 1929.

L'étude de P. Kohler date en fait de 1928, mais comme les Editions des Lettres de Lausanne publiaient cette même année le *C.-F. Ramuz* d'Em. Buenzod, elle fut renvoyée à 1929.

Dans son « Avant-propos », P. Kohler explique ses intentions et sa méthode : « Cet effort vers l'exactitude scientifique est dans mon tempérament (et, chaque année, quand l'herbe pousse et que les pommiers fleurissent, je me demande si les sciences naturelles ne m'auraient pas mieux convenu que l'insaisissable littérature et sa décevante histoire...) Surtout, le phénomène Ramuz, — admirable assurément, mais énigmatique, contestable, et toujours contesté dès qu'on sort des chapelles consacrées à son culte, — a besoin de lumière, d'explication. Il n'est pas nécessaire, quoi qu'on en ait pensé à Paris, d'être « pour ou contre » C. F. Ramuz. Il faut être pour lui, si l'on est sensible à la poésie, mais il s'agit de savoir pourquoi et comment.

[...] Mais prenez garde, chers amis, que la méthode scientifique appliquée aux œuvres d'art ne saurait être rigoureuse ni parfaitement conséquente, et qu'elle se corrige d'elle-même pour s'adapter à son objet. Pour que l'outil entame cette chair qui se dérobe, il faut user de ruse et de compromis. L'intuition, dans le laboratoire fermé à clef, rentre par la chatière ou s'insinue par les fentes des volets. Le docte appareil de l'analyste n'est qu'un jeu d'accessoires ; ces scalpels brillants et ces fioles rangées en bon ordre sur leur tablette, valent ce que vaut la main qui tient la lame ou qui dose les réactifs. »

² Ed. Gilliard, *A Henri Roorda*. Editions des Lettres de Lausanne, Lausanne, 1929. (Les petites Lettres de Lausanne, 1^{re} série, N° 4. Octobre.)

Henri Roorda van Eysinga (1870-1925), maître de mathématiques au Collège classique et au Gymnase de Lausanne, auteur de manuels de mathématiques, des livres *Le Pédagogue n'aime pas les enfants* (Cahiers vaudois, 1917), *Avant la grande réforme de l'an 2000* (1925) ; *Mon suicide* (1926, posthume). Sous le nom de Balthasar, il a publié des ouvrages humoristiques : *Le Roseau pensotant* ; *A prendre ou à laisser* et un *Almanach*.

³ Ramuz, semble-t-il, n'a pas fait connaître son sentiment.

Le 17 mars 1930

Cher Monsieur,

J'ai transmis votre lettre à M. Beausire¹. Je vous remercie de vos lignes amicales. Je vous garde, vous le savez, du temps de cette collaboration au « Mari Sentimental », mon affectueuse reconnaissance. J'aime ce volume. Il s'en vend un, de temps en temps ; ce n'est pas du poids mort ; le mouvement de vie n'est pas arrêté dans ces gros paquets... Evidemment il faut avoir, pour le sentir, l'oreille fine et la main amicale. Mais ça continue à « battre »...

Croyez moi votre bien dévoué

Edm. G.

¹ Pierre Beausire, auteur de *Nombres* (1929), *Parcours* (1937), *Hymnes* (1951) et d'un *Essai sur la Poésie et la Poétique de Mallarmé* (1942).

le 13 / I 1932

Cher Monsieur,

Avez-vous envie de mordre ?.. Mes jeunes amis de « *Présence* »¹ cherchent de bonnes dents ; — d'autant plus qu'ils détestent les petits roquets. Ce n'est pas tant de prendre quelque individu aux chausses qu'il s'agit, que de secouer quelques idées. Si donc vous vous sentiez la démangeaison d'écrire un jour, à propos de quelque sujet de littérature romande, une petite note pour le plaisir de votre libre humeur, je crois que « *Présence* » s'offrirait volontiers à vous. Dans tous les cas, parmi les noms de « messieurs sympathiques » que j'ai entendu citer, le vôtre se trouvait avec ceux d'André Bonnard et d'Henri Miéville.

Malheureusement, la revue (qui va enfin sortir de presse, à Neuchâtel, après des déboires d'impression en France) ne paraît que tous les trois mois. Cela donne à quelques choses le temps de se refroidir. Pour moi je compte, dans le second numéro (le premier est complet depuis quelques mois) donner une petite note sur votre roman². Une quinzaine de lignes, mais en bonne place, et, j'espère, assez substantielles.

La *Soc. des Ecriv. Suisses* va recevoir l'exemplaire d'Henri le Vert, sur Madagascar, qui lui est réservé³. Alors je pourrai reprendre les démarches. Croyez moi votre cordialement dévoué

Edmond Gilliard

¹ *Présence*, revue fondée et dirigée par Jean Descoullayes et Gilbert Trolliet, d'abord trimestrielle (de janvier 1932 à 1934), puis mensuelle (de 1935 à 1936).

Ed. Gilliard y publie dans le premier numéro (janvier 1932) des fragments de la *Dramatique du Moi*; André Bonnard y donnera dans le quatrième numéro *l'Ecole contre l'avenir*, puis dans le dernier numéro de 1933 *Guerre et humanisme*; Henri-L. Miéville, dans le troisième numéro de 1932, une étude sur *le Protestantisme de Nietzsche*.

² P. Kohler, *Le Cœur qui se referme*. Payot, Lausanne, 1932.

³ Gottfried Keller, *Henri le Vert*, traduction de Jean-Paul Zimmermann, Editions des Lettres de Lausanne, Lausanne, tome I, 1932, tome II, 1933.

le 29 mai 1932

Cher Monsieur,

J'avais écrit une note pour « Présence » (sur M. P. Kohler, à propos du *Cœur qui se referme*.) Avec grande difficulté, et même affectueuse anxiété. Car — bien que je m'y fusse offert — l'involontaire penchant de mon tempérament, qui m'entraîne à dépouiller l'intimité des autres et de moi-même, me rendait (à mon propre sentiment) indiscret, en fait, à votre égard, si sympathique que pût être mon intention. Et encore, ce que je poursuivais, si j'avais été sûr que ce fût une image vraiment conforme à votre réelle identité de nature..; mais quelle part mettais-je de moi-même dans cette figure que je vous prêtaiſ ? — J'admetſ fort bien que j'aie dévié; j'en ai, sur certains points, l'impression assez nette.. De plus, la préoccupation, malgré tout subsistante, de cette exposition publique de mon jugement dans une revue, n'a cessé de me gêner dans ma rédaction, en m'inspirant la crainte des lecteurs, de leurs interprétations légères, impertinentes, chercheuses de malice et coutumières d'indélicatesſe.

J'ai donc, avec peine, mis au jour quelque chose d'équivoque, qui m'exprime mal et qui peut vous causer du malaise — par une sorte de familiarité déplacée, abus de l'occasion publique.

Je me sens incapable de reprendre cette note. Je ne puis plus écrire que d'une façon toute nue, — pour moi-même. Il dépend de

la circonstance de rendre cette façon indécente. — J'ai perdu toute aisance à faire ce qu'on appelle « un article ». Ou bien je fais métier de plume anonyme et subordonnée, — consciencieusement servante —, comme dans ma révision d'« *Henri le Vert* »¹; — ou bien, sans aucune considération de l'opinion d'autrui (non par dédain, mais par nécessité d'intégrité, dans toute la rigueur « modeste » du terme), je vais jusqu'aux extrémités obligatoires de mon expression, écartant de mon esprit toute pensée de publication présente, pour être bien sûr d'être entièrement *libre*... (vous me connaissez assez, je l'espère, pour penser que cette liberté comporte sa propre sagesse, si radicale qu'elle soit.) Cela assure ma sérénité.

Ma petite note est dans l'entre-deux. Elle est mal venue. Mon estime sympathique, ma bien sensible inclination amicale, m'empêchent d'écrire, de vous, rien d'indifférent. Mais je ne puis y aller à nu.. (d'abord, il ne s'agit pas que de moi..) sans éprouver de la gêne, non tant, pourtant, vis à vis de vous, de votre sincérité (même si votre sentiment, légitimement, n'admet pas comme justes certaines de mes impressions) — que du public, qui, en définitive, a bien le droit de croire que j'écris pour lui. Alors rien n'empêche une trahison de mes intentions.

Enfin, cher Monsieur, je voudrais que vous fussiez persuadé que si je n'avais pas pour vous cet affectueux intérêt, cette complication de sensibilité ne se serait pas produite..

Je vais — demain — vous envoyer mes pages, que la rédaction de la revue me rendra. Je crois que le mieux serait que nous nous accordions pour les garder entre nous.

J'ai exprimé mes scrupules à André Bonnard en lui envoyant mon article. Il les partage. Il dit qu'il sent ma sympathie, et que vous ne vous y tromperez pas. Mais il considère aussi la publication comme indiscrète.

Vous en jugerez vous-même en toute liberté.

Votre bien dévoué

Edmond Gilliard

¹ Dans son appel à l'occasion de la publication du deuxième tome de la traduction d'*Henri le Vert*, Ed. Gilliard écrit :

« Aussi bien n'a-t-on ménagé ni son temps ni sa peine pour faire, de cette publication, une production digne, à tous égards, de l'estime publique. Huit cents pages de texte, sur beau papier, d'une correction typographique remarquable ; soumis à la plus minutieuse révision, sans aucun escamotage, d'un style sensible aux moindres nuances de l'original (ce qui a fait dire à un critique de la Suisse allemande qu'il était révélateur même pour les lecteurs allemands) et qui, pourtant, prend en français l'allure d'une création libre, — voilà à quoi a abouti un

concours de bonnes volontés dont on se représente mal jusqu'à quel point elles ont poussé le désintéressement et le dévouement, le renoncement à tout loisir et à toute rétribution... » (*Oeuvres complètes*, p. 1580.)

² La note d'Ed. Gilliard « Sur Pierre Kohler à propos de Le Cœur qui se referme », préparée pour le deuxième numéro de la revue *Présence*, restée inédite, est publiée dans ses *Oeuvres complètes* (pp. 1238 à 1240). De ce portrait qui est aussi une image en creux d'Ed. Gilliard, voici les passages essentiels :

« M. Pierre Kohler est un homme qui se retient toujours. Il semble toujours sur le penchant glissant d'un toit, non en train de gagner le faîte, où l'on peut se mettre en selle, et prendre son assiette d'altitude ; mais en train de cheminer longitudinalement, par goût de se maintenir en posture d'inquiétude, par habitude de progresser dans la suspension. Le péril, double, serait aussi bien d'atteindre le sommet que de choir dans le vide : solutions fâcheusement définitives et également « sommaires ».

» [...] Son péril est un peu gratuit ; il n'est pas à base de propre danger. Il ne suffit pas d'être une nature inquiète ; il faut être, un peu, une nature fatale pour susciter l'intérêt tragique. Les natures inquiètes sont les plus précautionneuses, les plus « circonspectes ». Elles aiment le risque, aliment de l'inquiétude ; mais elles ne s'abandonnent jamais à elles-mêmes, ce qui serait le danger. Elles ne se font pas crédit de « pure nature ». Elles n'acceptent pas « le hasard de soi ». Elles ont les débats de la sensibilité sans connaître les épreuves de la foi.

» Ainsi le risque « court lui-même le risque » d'être bouclé par le scrupule avant d'avoir été tenté par le geste, et vraiment « essayé » dans la réalité librement réagissante. Cela fait court-circuit...

» [...] Au fond, bien plus de fraîcheur qu'il ne semble. Beaucoup de timidité, avec ce qu'elle comporte de susceptibilité, peut-être, mais sans corruption de l'instinct de justice. Elle ne se renverse pas en violence, mais trouve à s'analyser, un emploi d'elle-même qui, s'il n'assure pas le contentement, n'engendre pas la sécheresse, tout en bridant l'expression et même en la neutralisant par une sorte de consommation sans bénéfice de rayonnement.

» Enfin, un tendre qui apprécie trop intelligemment les qualités discrètes de la tendresse pour aller jusqu'aux impérieuses résolutions de l'amour, et goûte le plaisir qu'il y a, sous la protection de l'indifférente apparence quotidienne, à prolonger les jeux de l'indécision sentimentale.

» ... Avec, cependant, ce je ne sais quoi qui proteste et que trahit, parfois, l'ironie contre soi-même. »

Dieulefit, le 24 déc. 1935

Cher Monsieur,

Je vous remercie de vos nobles et claires pages¹. Parmi les témoignages dont on m'honore, le vôtre est, à mes yeux, un des plus valables. Il est incontestablement un des plus indépendants.

Il existe entre nous, assurément, un assez vif intérêt de sensibilité réciproque. Certaines susceptibilités morales, certaines affinités affectives, certaines complications « scrupuleuses » nous sont communes. Nous sommes d'un même « milieu », nous portons les marques visibles d'une même première éducation ; nous avons emprunté aux mêmes éléments locaux la substance façonnable de notre constitution. Un même penchant nous a inclinés, en littérature, vers l'étude d'objets assez semblables ; et l'on pourrait noter, chez nous, sinon exactement des procédés, du moins des nécessités critiques qui s'apparentent.

Cependant.. comment faut-il dire ? — nos « au-delà » offrent d'autres perspectives ; les espaces qui s'ouvrent et s'enfoncent par derrière les choses et les choses, — l'« hinterland » de nos vocables — ne sont pas les mêmes ; nos réalités spéculatives diffèrent sensiblement, peut-être.

J'ai lieu de croire que ce qu'on appelle mon « occultisme » vous déplaît, ou, du moins, ne vous tente guère ; vous n'en voyez pas l'aventure nécessaire. Et, peut-être encore, vous étonnez-vous que je ne m'y sois pas perdu.

J'en mesure d'autant mieux votre générosité et la force de votre honnêteté. Et je donne d'autant plus de prix aux confirmations que m'apportent vos paroles. Je vous ai une profonde reconnaissance d'avoir si loyalement constaté, et si sympathiquement relevé, l'existence de l'« humanité » de mes propos.

Dans les aventures de l'au-delà que j'ai courues, au cours de ces « poussées » dans l'inconnu souvent dangereux, exposé à tous les périls de l'« invention » solitaire — (car je suis aussi suspect aux officiels de l'occultisme que je le suis, ou l'ai été, à ceux de l'enseignement) —, j'ai parfois pu craindre de perdre le contact avec le sens commun, pour lequel j'ai le plus grand respect. C'est justement quand on spécule qu'il faut se méfier de l'imagination. C'est justement quand on aborde le mystère qu'il faut avoir du sang-froid. Ce n'est pas pour rien que le « mot du Serpent »² est glacial.

Je sais que rien n'appartient à l'individu qui ne puisse et doive devenir un bien commun ; comme rien n'est de nature commune qui ne puisse et doive devenir propriété individuelle.

Je n'ai jamais rien accepté pour moi — quelques extrémités que j'aie tentées — que je ne sente communicable, ou communisable ; ni rien reconnu commun dont je n'aie, d'instinct, aspiré à donner la preuve individuelle.

Je ne me trompe pas en puisant dans vos pages cette satisfaction, pour moi de haute importance : Mon individualisme a toujours tendu à aboutir à une vérité de sens commun ; et si j'ai eu besoin de cette solitude « mystérieuse », c'est parce qu'il m'était impossible d'accepter une raison universelle que ma raison propre ne m'ait certifié être une urgence, une pure et unique nécessité de mon individu.

Je vous le répète, cher Monsieur, votre intelligence m'est précieuse. Et le sentiment que j'ai de cette clarté, de cette absence totale d'équivoque dans les termes essentiels, libère entièrement mon cœur ; et je vous prie de croire à la plus chaleureuse sincérité, à la plus réelle estime, à la plus amicale gratitude de

votre bien dévoué

Edmond Gilliard

Ma femme me prie de vous envoyer ses bons souvenirs, et se joint à moi pour assurer Madame Kohler de nos meilleurs sentiments.

¹ P. Kohler, « Edmond Gilliard critique (en marge de « Rousseau et Vinet ») », publié dans le recueil collectif *Hommage à Edmond Gilliard*, Editions des Trois Collines, Lausanne, 1935.

« Aucun homme de ce pays ne manifeste une originalité plus absolue qu'Edmond Gilliard ; aucun n'a senti comme lui cette souffrance de relativité. *Absolu* et *relatif*, ce sont les pôles entre lesquels il lui a plu de suspendre l'image unique de son être ; *moi* et *non-moi*, les deux charbons entre lesquels sa pensée libre et brille et semble parfois se consumer. Après l'avoir lu, on n'est pas toujours sûr de le saisir, mais on sait qu'il a tenté le possible et l'impossible pour qu'une attentive intelligence le découvre et le connaisse. Son vrai drame intime est *la souffrance de relativité*, la lutte du *moi* et de l'univers. Ou plutôt, ce drame où il se débat est un acte, un épisode de la guerre éternelle de l'individu contre la nature qui le conditionne : c'est le *drame de l'expression*, la tentative suprême de la planète individuelle pour que ses signaux de lumière atteignent les autres planètes. Voilà pourquoi, sans doute, un des éléments importants de la pensée de Gilliard, de sa critique constructive, est une philosophie du langage créateur. » (p. 45.)

² Le « mot du Serpent » apparaît pour la première fois dans l'œuvre d'Ed. Gilliard dans *la Croix qui tourne*, Editions des Lettres de Lausanne, Lausanne, 1929.

« Savoir le Mot du serpent, tout est là.

» Mais il faut mourir pour l'apprendre, et renaître pour s'en servir. Il n'appartient qu'aux revenants.

» La Mort est le seul chemin qui ramène à la Genèse.

» Il faut aller chercher le Mot dans la lumière astrale, qui est la lumière pure dans la céleste immensité du Grand Froid. Quel glacement des moelles !

» Le serpent, animal à sang froid. On ne le magnétise qu'à froid. Sa force vient de ce qu'il produit la chaleur sans en concevoir lui-même. Il faut lutter de froideur ; et le moindre frisson vous livre.

» Mais le serpent vaincu devient, dans la main, le sceptre du commandement, la baguette magique. » (*Œuvres complètes*, p. 177.)

Dans *Journal II* (1945-1951), Ed. Gilliard définit en ces termes le « Mot du Serpent » :

« Toutes les fois que j'ai prononcé ou écrit ce Mot, il a, pour ainsi dire, passé dans le frisson de son impulsion. Il m'a traversé, provoquant un émoi qui m'a empêché de l'arrêter pour le faire comparaître et le soumettre à la fouille. Il y avait en lui une telle force d'« avant tout » qu'il était impossible que celle-ci n'emportât le moment dans une sorte d'ouragan de précipitation qui l'avalait dans le « futur de tout ». Comment capter dans la définition de l'instant le cours éternel d'un Mot qui est à la fois le premier et le dernier ?

» Inutile de me questionner plus. La réponse bouscule mes phrases. Le Mot du Serpent c'est JE VIS. » (*Œuvres complètes*, p. 682.)

Au début de son *Carnet de la Huitantaine*, Genève, Trois Collines, 1960, Ed. Gilliard reprend cette définition :

« Le mot du Serpent, c'est : « VIS ! Tu es, par Moi, enivssé dans la Vie de toute éternité à toute fin. *In saecula saeculorum*. De cycle en cycle de l'éternelle circulation... » (*Œuvres complètes*, pp. 321-325.)

Dieulefit, le 31 mars 1939

Cher Monsieur,

Daniel Simond m'envoie la coupure de la *Gazette* de dimanche¹. Je vous remercie de votre témoignage d'autant plus que vous marquez votre résistance ; — rien n'est plus conforme à la dignité de la libéralité. Il y a, chez ceux qui cherchent la liberté, une loyale nécessité qui les oblige à reconnaître et à honorer chez autrui toute manifestation de l'esprit et de l'humeur de liberté — si différentes qu'en puissent être, souvent, les démarches, et quelques oppositions « morales » qui puissent subsister. Je sais fort bien que nos « voies » ne sont pas les mêmes ; — mais un axiome fondamental de ma « doctrine » (si j'ose dire) est celui-ci :

« A chacun son salut selon sa propre voie »

— Je sais que vous êtes un « Saluaire » ; et cela me suffit. Vous aurez toujours ma chaleureuse confiance. Je puis, sans songer le

moins du monde à vous imposer mes « idées » — (en réalité, je n'ai pas des « idées » ; j'ai des « nécessités ») — vous offrir entièrement ma « solidarité ». — Merci.

Croyez encore, cher Monsieur, à mon très cordial dévouement

Edmond Gilliard

¹ P. Kohler, « Le drame de la personne humaine », *Gazette de Lausanne*, 26 mars 1939 : article sur *La Dramatique du Moi*, II^e cahier : *De la Roue à la Rose*, Lausanne, Trois Collines, 1938.

« Gilliard a l'air de dessiner un labyrinthe. Mais bientôt nous reconnaissions que le propre de cet homme est d'aller droit au centre d'un ou deux problèmes vitaux. Etabli dans le fort qu'il a choisi, battu par les vagues, il lance des signaux lumineux, phare dont il faut découvrir le code. Il se peut que l'occultisme en livre seul la clé. Ce feu à éclats donne cependant une lumière assez claire, encore qu'intermittente, à qui l'observe avec un peu d'attention, de sympathie, même ignorant de toute cabale.

[...]

» Le « moi » qui s'affirme comme réalité première n'est pas pour surprendre l'Europe de 1939. Mais dans la « dramatique » d'Edmond Gilliard, aucun accent ne rappelle l'orgueil des chefs totalitaires. Son orgueil est aussi total, mais sans appétit de domination. La conscience de sa personne implique le respect de celle d'autrui. On sait avec quelle délicatesse ce maître savait prendre les âmes délicates. Il n'a de violence qu'à l'endroit de l'autorité obtuse qui ne fait pas acception de personnes. Cette attitude ne saurait plaire au grand nombre. Aussi bien le voyons-nous plus pressé de choquer que de plaire. La plupart des hommes arrivés (à quoi ? à l'âge mûr !) n'ont de faveur que pour le succès, pour les vaincus que du mépris, pour les obscurs que de l'indifférence.

» L'orgueil de l'individualisme extrême choque en nous ce que nous avons retenu de la leçon chrétienne, le goût de l'humilité. Mais la superbe d'un Edmond Gilliard nous remplit d'aise quand nous voyons son dédain des faciles succès, de la faveur publique. Tels grands écrivains fêtés sans mesure, sans discernement de leur vraie grandeur et de leurs limites, ne regrettent-ils pas les temps difficiles où ils n'étaient connus que d'un petit cercle ? Et n'est-ce pas maintenant qu'ils se trouvent proprement méconnus ? — Aventure qui ne menacera jamais l'alchimiste du verbe, le contemplateur de sa destinée, le spectateur passionné du drame de son « moi ». Sans adopter ses idées, sans participer à sa singularité, sans posséder le tranchant de son style, ceux qui réprouvent l'esprit de parti, ceux qui refusent d'admirer au commandement, ceux qui savent que c'est dans l'ombre que fleurit le naturel le plus rare, découvrent en eux une affinité avec l'œuvre étrange d'Edmond Gilliard. »